Document generated on 06/03/2025 11:21 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

« Faux frère »

Michel Vaïs

Number 47, 1988

URI: https://id.erudit.org/iderudit/28109ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Vaïs, M. (1988). Review of [« Faux frère »]. *Jeu*, (47), 217–218.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

que bien et mal sont réinterrogés, voilà que les préjugés éclatent ou se dégonflent, voilà qu'une peur irraisonnée transforme le visage des choses et que le respect de soi n'a plus de sens clair.

Une mise en scène précise et coupante qui savait installer une tension diffuse du début à la fin, une traduction réussie de ce texte nerveux qui savait mettre dans la bouche des personnages des mots simples et forts, une unité de ton maintenue qui savait éviter les clichés agaçants, une interprétation nuancée malgré certaines échappées trop appuyées du côté de la caricature, tout cela a contribué à faire de ce texte sans grande portée littéraire un spectacle déstabilisant et réussi. Le jeu d'Isabelle Miquelon, d'autant plus froide et résolue qu'on la sent intérieurement hors d'elle, imposait un mélange intéressant de force et de vulnérabilité, de décision et de désarroi profond. Quant à Roger Léger, son personnage ressemblait à un animal blessé, qu'on ne pouvait excuser malgré la folie désespérée qui le gagnait peu à peu; le comédien savait composer une figure à la fois impardonnable et d'une profonde complexité. Il y avait de l'humour dans ce spectacle, et même une certaine sensualité, dans le décor comme dans les vêtements ou les corps, et pourtant jamais n'avait-on l'impression d'être devant une production racoleuse ou facile. Sans dorer la pilule, cette pièce dure n'est pas pour autant tombée dans une violence décorative. C'est émotivement que le viol a eu lieu, et cette déchirure-là, toute l'équipe a su la rendre perceptible.

diane pavlovic

«faux frère»

Texte de Jocelyne Beaulieu. Mise en scène: Francine Émond, assistée de Lysanne Desmarais; scénographie: Danièle Lévesque; éclairages: Guy Simard; conception musicale: Catherine Gadouas. Avec Jean-Denis Leduc (Paul), Danielle Fichaud (Nicole) et Marie Charlebois (Candide). Production du Théâtre de la Manufacture, présentée au restaurant-théâtre la Licorne du 4 mars au 16 avril 1988.

quand deux menhirs règlent leurs comptes

Nicole sort de prison après sept ans d'internement. Pour la première fois depuis son procès, elle revoit son frère Paul, qui lui a fixé un rendez-vous dans son chalet d'été. Puis survient Candide à l'improviste: c'est la fille adolescente et révoltée de Nicole.

On apprend que cette dernière avait euthanasié son père à sa demande, et que c'est nul autre que Paul qui l'avait dénoncée à la police. Quant à Candide, abandonnée à elle-même, elle a fait sept familles d'accueil en sept ans et aujourd'hui, elle ne croit plus à rien. Elle en veut à sa mère de l'avoir abandonnée, à son oncle de lui avoir caché la vérité sur sa mère, et à la terre entière de la laisser vivre en face d'un horizon bouché.

À partir de cette scabreuse histoire qui aurait pu néanmoins émouvoir, l'auteure et la metteure en scène nous montrent essentiellement deux personnages dressés l'un contre l'autre, le frère et la soeur, deux monolithes qui ne doutent de rien, qui s'affrontent en s'insultant. Sur quoi était fondée vraiment la relation entre le père et

Isabelle Miquelon et Roger Léger dans *In Extremis* de William Mastrosimone.

le fils? qu'est-ce qui opposait le frère et la soeur du vivant de leur père? pourquoi Paul a-t-il empêché Candide de communiquer avec sa mère en prison, pour la convoquer aujourd'hui? Comme on le voit, on nous amène au seuil d'une réflexion sur la psychologie des personnages, mais bien des questions demeurent irrésolues, qui empêchent de croire (voire de commencer à s'attacher) à eux. Le texte hésite entre la tranche de vie à la sauce réaliste américaine et le mélo téléromanesque. Le jeu, au premier degré, est empreint d'une agressivité incroyable et devient vite lassant parce que les interprètes plafonnent douloureusement. La scénographie, enfin, suscite aussi des interrogations: on est censé se trouver dans un chalet d'été mais l'espace vide, les murs clairs et uniformes, font plutôt penser à une salle d'exposition avant l'accrochage. Si bien que celui auquel on assiste m'a laissé profondément indifférent.

michel vaïs